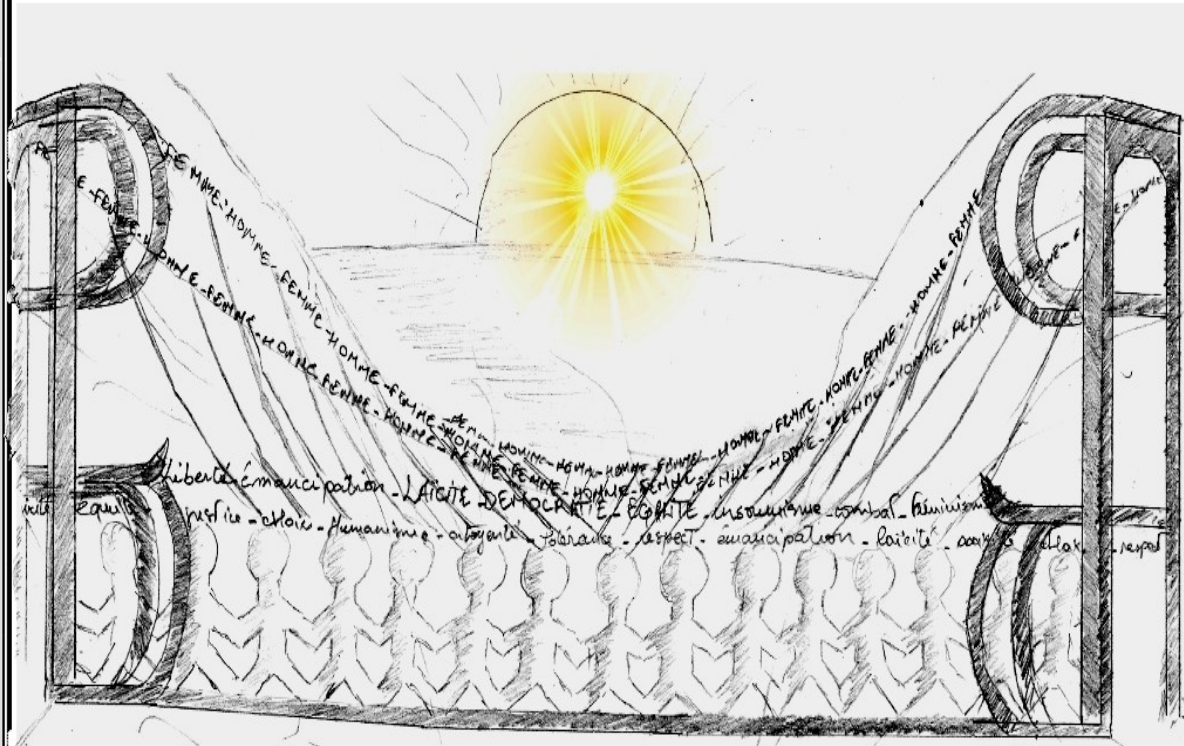


a plumes aiguisées



AVERTISSEMENT

Ceci n'est pas un exposé scientifique, aucun savant n'a participé à son élaboration. Ce n'est pas une étude objective, bien au contraire. Il ne s'agit pas de statistiques, ni de sciences exactes. Il s'agit de sentiments. Les nôtres. Passions troubles, espoir et trahison.

Vous allez pénétrer au cœur de nos cœurs, antre tourmenté où une douloureuse réalité le dispute aux rêves.

Oui... Il s'agit de lamentations, de pessimisme effréné et d'insolentes chimères.

Nous n'allons pas vous raconter nos jeunes amourettes mais les effusions sentimentales que nous inspire l'Algérie.

SOMMAIRE

180 degrés.....	3
L'origine des maux.....	5
La démocratie = peuple souverain.....	7
Recto/Verso.....	8
Entre la conviction et la responsabilité.....	10
A propos du féminisme.....	11
Le corps : identité organique.....	13
Femme en Algérie, bref instant.....	15
Gloire aux martyrs !	16
Viols et préjugés.....	17
Au féminin algérien.....	21
Dans un seul mouvement laïque.....	22
Pro-avortement ? Non... pro-choix !	23
Rancœurs au rang-Coran ?	25
Homosexualité.....	26

180 degrés

Ce n'est pas que j'ai peur pour ma virginité. Pas mon truc de m'identifier à une bouteille empaquetée, pas mon truc de servir d'objet à quelque fétichiste que ce soit. Il m'a fallu du temps pour me débarrasser du fardeau psychologique, des années d'introspection. Refuser le poids fut aussi rapide qu'instinctif. Arriver à s'en libérer me prit tout le reste de ma vie.

Je n'ai plus peur d'être dépuclée. Après tout, personne n'aurait l'idée de venir vérifier. Se rappeler de crier au scandale si jamais un jour quelqu'un osait remettre en cause ma pureté. Kifech¹ tu veux être sûr ? Tu ne me fais pas confiance ou quoi ? Il faut raisonner comme eux. Ne pas contredire leur logique, se fondre dans leur approche, se confondre avec eux. La meilleure défense est l'attaque. Et en deux temps trois larmes, en sortir lavée de tout soupçon. Même pas peur.

Le problème n'est pas ma virginité. Ça n'est même pas ce trac qu'on ressent aux grands bouleversements. Un peu de courage aurait alors suffi. Cette angoisse ci est beaucoup plus profonde. Je n'ai pas envie de lui expliquer, je lui demande de faire demi-tour.

Je veux l'embrasser dans la rue, lui tenir la main. Je veux provoquer leurs regards, emmerder leurs gestes. Je veux agir sur les gens par ma visibilité même. Or, faire « la chose », cachée entre deux arbres, a pour moi, comme une odeur de tromperie et de prostitution. Je suis sûre qu'il croit qu'on fait demi-tour parce que j'ai peur. Une fille ça a souvent peur, c'est connu. Je lui expliquerai peut-être.

Il sait à quel point je n'aime pas l'hypocrisie de tous. Il sait ce que je pense de ces gens qui la portent en eux, sur eux. Qui affichent des symboles, s'en revendiquent les principes, et une fois bien dissimulés dans les coins sombres de la ville, les massacrent à coup de tronçonneuse. Je ne peux pas faire comme eux. Je ne veux pas leur ressembler. Je ne suis pas une pute qu'on baise dans les bois. Je ne veux pas me cacher ce que je fais. Ne pas faire demi-tour, c'est me trahir moi-même. Il suffirait que je lui explique.

Je ne veux pas contribuer un peu plus à sa frustration par mes avances trompeuses. Le reste de l'humanité s'en occupe déjà très bien. C'est pourtant moi qui ai décidé de l'emmener au M'rij². Puisqu'il n'y a nulle part où aller, les oiseaux se cachent pour copuler. Maudire Constantine, et ceux qui voient de l'authenticité dans son archaïsme. Il me dit que c'est la même chose à Alger. J'ai une amie qui y vit seule n'empêche. Il y en a qui sont bien nées. On ne choisit pas ses parents, on ne choisit pas sa famille. Et pour ce qui est des trottoirs, je suis sûre qu'il y en a plus à Alger qu'à Constantine. C'est moi qui ai décidé de l'emmener au M'rij, moi qui ai décidé de faire demi-tour. Je lui dois une explication.

C'est une histoire à se faire traiter d'emmerdeuse, comme quand je jase indéfiniment lorsqu'il n'emprunte pas les passages cloutés pour traverser. Ou que je disserte sur la vérité du complexe phallique caché derrière le roulement de ses R. Je le vois très bien me dire que je ne suis qu'une chipoteuse, toujours à vouloir me faire remarquer. Pourquoi est-ce si difficile pour moi de me conformer. S'il n'y a pas de demi-tour, c'est vrai que je n'aurai plus à m'expliquer.

Mais voilà. Je ne suis ni chair ni poisson. Rien ne m'attire. Ni l'occident, terre promise des uns. Ni l'inertie, doctrine des autres. Entre la facilité de la première, et la lâcheté de la deuxième. Mon cœur ne balance pas. Car enchaînée à une révolte qui m'est avant tout viscérale. Il ne veut ni fuir, ni se cacher. Il me veut vivre sans me trahir. - Malik, fais demi-tour. Je t'expliquerai après.

¹ Comment ?

² Bois à Constantine – lieu de rencontre des amoureux

Si seulement je pouvais échapper à la sueur froide qui me tient lieu de peau, assise à côté de lui. Si seulement je pouvais rentrer seule. Arrivée à proximité de mon quartier, se rajoute à mon mal, l'angoisse des regards : le sien, rouge de reproches, et ceux des voisins, étincelants d'incrédulité.

Par peur que ceux qui décident de moi ne m'y prenne en flagrant délit, je descends loin de chez moi. Sans me retourner, je marche quelques pas. Son regard pèse des tonnes sur mes épaules fragiles et honteuses. Il tarde à démarrer, je ne me retourne pas. Je l'entends partir, et sens le ronronnement de la voiture se mêler aux battements de mes tempes. Il me manque déjà.

Yasmine. Étudiante en médecine.

L'origine des maux



Je me prénomme Aïcha, Imen ou Lydia. Ma vie n'est pas différente de celle de millions d'autres femmes. J'ai beau creuser, chercher dans mes souvenirs les plus anciens, je ne trouve rien d'exceptionnel ou d'intense, aucune joie sans mélange. En réalité, mon existence n'a été qu'une suite sans fin de désillusions et de malheurs. La première calamité, celle qui est à l'origine de toutes les autres, s'abattit sur moi dès ma naissance : je suis née femme en Algérie.

Idir Klash Sez Art ©

Depuis des siècles, je suis diabolisée, méprisée et abhorrée par toute la société. Bouc émissaire de choix, on ne rate jamais l'occasion de m'accuser de tous les malheurs qui frappent le pays. Dans l'inconscient collectif, on m'accorde une nature luciférienne et des pouvoirs maléfiques. Ainsi, certains esprits malades, moyenâgeux et incultes affirment, à l'aube du XXI^{ème} siècle, que mes comportements et que mon accoutrement, parfois, jugés peu conformes au modèle socioculturel algérien, peuvent provoquer les pires cataclysmes (séismes, inondations, sécheresse...).

Plus je grandis, plus on redoute mon émancipation, l'éclosion de ma féminité assimilée, sans retenue, à l'explosion d'une bombe dont les dégâts seraient, à leurs yeux, plus désastreux que ceux causés par les attentats des fanatiques religieux.

Dès que mon père apprit que ma mère venait encore une fois d'accoucher d'une fille, affligé, il lui lança un regard plein d'amertume, puis se détourna d'elle et de moi. J'étais donc indésirable et j'allais, par le seul fait de mon sexe, empoisonner les relations de mes parents. Dans d'autres familles, la naissance d'une première fille est un non événement, mais peut susciter un peu de joie dans les chaumières. La naissance d'une seconde fille est passable, celle d'une troisième épouvantable, à la quatrième, enfin, on commence à parler de malédiction, de mauvais œil, on rend visite aux marabouts... Mon père épousa donc une seconde femme, qu'il avait ramenée du douar. Une adolescente de seize ans. Mais, malgré son acharnement à engendrer un garçon, la malédiction ne le lâcha pas : en plus des quatre filles qu'il eut avec ma mère, sa nouvelle femme lui en donna quatre autres. Dépité, mon père ne se découragea pas et épousa une troisième femme qui lui donna enfin un garçon, mais il n'eut pas le temps de le voir, car il mourut une semaine avant sa naissance.

Ma mère se complaisait dans sa servitude : le choix de la facilité. Elle ne cessait de nous répéter, à mes sœurs et moi, que la principale qualité d'une femme est son aptitude à endurer, à se taire, à se soumettre et à obéir aux hommes (père, frères, cousins, oncles, mari). Il faut, nous disait-elle, devenir une bonne épouse, aimante, accepter toutes les humiliations, tout faire pour garder votre homme. Peu importait pour elle que ses filles étudient ou non, qu'elles deviennent écrivaines, médecins, ou avocates, l'essentiel était de nous assurer un statut social que seul un homme pouvait nous accorder. Je finis par me révolter en tenant tête à ma mère. Lors d'une dispute, elle me lâcha ces mots qui résonnent encore dans ma tête :

«Que feras-tu de tes diplômes quand tu te retrouveras seule et vieille fille ? Est-ce tes études qui te donneront des enfants ? Et que ferons-nous de ton savoir, “madame je sais tout”, quand plus aucun homme ne voudra de toi ? je te l’ai dit mille et une fois, les hommes ne supportent pas les femmes trop intelligentes, cela les effrayent. »

En réalité, nous n’avons que deux choix possible : celui de la liberté ou celui de la servitude. Une fois qu’on s’engage dans l’une ou l’autre voie, il n’y a plus de retour possible. En Algérie, la liberté de la femme est considérée comme un blasphème et une aberration. Une femme qui assume sa féminité et qui réussit professionnellement, sera isolée, méprisée, on l’accusera de voler le travail des hommes, d’être la source du chômage et de la délinquance, mais c’est, là, le prix à payer pour accéder à la liberté. Les détracteurs des femmes libres et libérées en appellent à la religion pour les fustiger : *«C’est Dieu lui-même qui vous veut soumises, et vous osez remettre en question les préceptes de notre Dieu ?»* Leur Dieu serait-il misogyne ?

Quant à celles qui font le choix de l’asservissement, elles ne sont pas pour autant à l’abri du mépris de la société. Les malheurs qu’inflige la servitude sont bien plus douloureux et plus nombreux que ceux de la liberté : après s’être soumise à son père, après avoir été vendue à un riche étranger, la femme obéissante devra affronter l’hostilité de sa belle famille qui tentera d’en faire une esclave. On l’accusera de fainéantise, de sorcellerie et on la traitera d’instigatrice de complots à tout moment, son mari pourra prendre une seconde, une troisième ou une quatrième femme, la jeter dans la rue, la répudier, la frapper...

Pour ma part le choix de la liberté s’est imposé le plus naturellement possible. Les fous de Dieu auront beau m’accuser de provoquer cataclysmes et colère divine, chômage et délinquance par le simple fait de braver leurs traditions débiles, archaïques et rétrogrades, par le simple fait de mettre mon corps en valeur, d’aller en boîte, de fumer, de boire ou d’avoir un ami, ils n’arriveront jamais à me soumettre. Ils ne parviendront jamais à m’ôter ma féminité, à me déshumaniser en me forçant à me déguiser avec ce long tissu hideux qui efface mon identité. Ils ne feront jamais de moi un objet. Oui, jamais.

Farah Lilith

22 ans, étudiante en M1 sciences du langage

La démocratie = peuple souverain

En regardant cette équation, je découvre que j'étais entièrement contre ce principe. Non, plutôt qu'on m'a programmé à ne pas l'accepter. Depuis ma tendre enfance, on m'a dicté qu'il faut se résigner aux principes de l'islam, de ne pas boire, ne pas écouter de la musique, et qu'il fallait pleurer plutôt que rire, car ce qui nous attend le jour du jugement était inimaginable. Mais surtout qu'il fallait se conformer aux lois de dieu et de ne jamais les discuter. Chose qui bien évidemment va à l'encontre du principe démocratique et de la souveraineté du peuple.

Imprégné de cette idéologie, j'ai passé ma jeunesse en essayant de me voiler la face, de me convaincre que j'étais sur le bon chemin et ce, en me référant aux idées mon entourage. Mais même avec toute cette affirmation, je me posais énormément de questions. Sur mes origines et sur le choix de ma religion qui a été faite à ma place. Et si j'étais née ailleurs, aurais-je choisi l'islam comme religion? Aurais-je accepté tant de contrainte pour embrasser cette façon de vivre et de penser? Je ne me permettrai pas de critiquer cette religion, non du tout ! Mais c'est le fait « d'imposer » cette façon de vivre et de penser qui me dérange au plus profond de moi-même, au début, j'avais peur de chercher à comprendre ces contradictions, de crainte de rejet, ou de mauvaise interprétation de mon entourage. Alors j'essaye d'y réfléchir avec modération, et bien évidemment en cachette. Et au fur et à mesure que je m'enfonçais dans cette réflexion, le brouillard qui m'entourait s'éclaircissait, mon esprit commença à connaître cette liberté, une liberté de penser qu'il s'est aussitôt approprié et qui a refusé de céder.

Peu à peu, je commence à voir les choses comme elles le sont réellement, sans que les émotions prennent le dessus sur la raison. Cette vision est de plus en plus claire grâce à internet, un outil grâce auquel j'ai pu créer des liens et parler de mon histoire avec le monde, en partageant ma vie et mes espoirs, mes rêves et aussi mes cauchemars. J'avais compris que je n'étais pas aussi différent des autres habitants de la planète, que cette quête de liberté que j'avais entamé était universelle, que chaque humain cherche plus de connaissances et de sagesse, et surtout plus de dignité et d'espoir.

La démocratie dans cette histoire représente l'outil qui nous permettra de transférer cette liberté individuelle qui réside dans nos esprits vers une liberté collective apparente dans nos faits et gestes. C'est la démocratie qui pourra nous apprendre à respecter les différences des autres, et qui nous octroiera le pouvoir d'agir sans nous soucier de la notre. Le monde change constamment et nous devons suivre ce changement en nous focalisant sur ce qui nous rapproche plutôt que sur ce qui nous sépare. C'est une condition primordiale pour Bâtir une société fondée sur des valeurs universelles telles que la tolérance et l'amour, et qui pourra aller de l'avant. Aussi, je ne partage pas l'avis de ceux qui disent que pour avancer il faut retourner en arrière et renouer avec les pratiques du passé, car à mon avis, rien n'est plus comme auparavant, et rien n'y reviendra. Et comme l'a si bien dit Philippe Kotler dans le monde de l'entreprise « il faut changer ou mourir » Alors moi je choisi de changer, je choisis de vivre.

L. 22 ans. Management

Recto/Verso

RECTO

Mon amour... Je suis tienne

L'herbe a toujours l'air d'être plus verte de l'autre côté de la rive. Je ne le vois pas ainsi, car là bas, chez les autres, l'air n'a pas la même odeur, le soleil n'a pas la même chaleur ; là bas on ne partagera pas mes intenses joies naïves comme celle que je ressens lorsque l'équipe nationale gagne un match de foot, lorsque nos sportifs nous ramènent des médailles, lorsque nos économistes sont sollicités, nos films oscarisés et nos héros évoqués.

J'épouse l'espoir aussi vain qu'il puisse être car même si mes ambitions sont timides, mes rêves sont têtus... Ce ne sont pas que mes rêves, ce sont les rêves de tout un peuple qu'on veut abêtir, assujettir ; un peuple jadis opprimé par ces autres et aujourd'hui par lui-même, un mal interne gangrène tout son être... Algériens, vous avez déserté !

J'ai la nostalgie d'une solidarité infinie qui a fait de l'Algérie, une Algérie libre.

Dans mes veines coulent du sang nationaliste... Comment pourrais-je me considérer si je quittais la terre sur laquelle a coulé le sang de mes aïeux pour aller vivre chez ceux qui les ont massacrés ? Non, je ne veux pas être au service de la civilisation la plus meurtrière de l'histoire de l'humanité.

Je ne puis concevoir de vivre sous des cieux où flotte autre que le drapeau algérien, où retentit autre que l'hymne algérien... Car ces autres ne m'émotionnent point, j'y vois et j'y entends des années de servitude, d'injustice et de malheur.

Suffit-il de manger du couscous et de se mettre du henné pour se proclamer algérien ? Suffit-il d'aimer l'hymne et le drapeau pour se prétendre patriote ? Non, absolument pas ! Jurez que jamais vous ne porterez préjudice à notre Algérie, restez, et à défaut de la rendre meilleur, veillez à ce qu'elle ne soit pas pire. Ne demande pas ce que ton pays peut faire pour toi mais demande plutôt ce que tu peux faire pour ton pays, disait Kennedy.

Ce que je porte à l'Algérie oscille entre amour charnel et dégoût. J'ai honte de ce pays, je l'avoue, mais la honte est un sentiment révolutionnaire, disait Marx.

Nous avons voulu l'indépendance, nous l'avons arraché... la guerre n'est pas finie, le plus dur reste à faire... Bâtissons une Algérie nouvelle, honorons la mémoire des combattants. Ne soyons pas lâches, restons chez nous.

VERSO

Je te quitte...

A quoi ça sert de rester au chevet de l'agonisant ? L'Algérie n'est plus, l'Algérie s'est éteinte. L'individualisme l'emporte sur le nationalisme... Pire, l'égoïsme trône. La patrie n'est qu'un bout de terre, la nation est le peuple et avec ce peuple je ne partage plus rien. Société hypocrite qui ne s'aime que le 1er novembre, société sanguinaire qui s'est autodétruite, peuple médiocre satisfait pour un rien, l'Algérien me donne l'impression de ne vivre que pour se juger.

Je pars... là bas, mes compétences seront peut être valorisées, les perspectives ne seront pas limitées, je serais libre et respectée et la société n'aura pas pour seul souci la longueur de la jupe que je porte.

J'ai été bercée, malgré moi, dès ma tendre enfance par les valeurs occidentales car l'Algérien a perdu les valeurs villageoises et n'as pas acquis celles du citoyen; et ainsi le veut la loi... C'est la

culture du plus fort qui règne, peu m'importe comment ce fort est-il devenu fort, faut être un brin pragmatique et puis je ne demande pas l'aumône, je n'aurais que ce que je mérite... Ils sont justes eux. Aussi, je préfère être méprisée par les blancs plutôt que par les miens.

On me crachera à la figure des discours patriotiques, comme quoi je suis le produit de l'école algérienne, que des hommes sont morts pour faire valoir mes droits ...

Autodidacte toute ma vie j'ai été. Et les martyrs que vous déployez à chaque brin de causeries, sachez qu'ils pleurent dans leurs tombes en voyant ce que vous avez fait de l'Algérie ! Souvenez vous aussi, de ces femmes que vous avez utilisées en guerre puis réduites au rang de sous-hommes.

Si je reste, je subirai la société... je vais finir mariée à un facho avec quatre gosses, au mieux je bosserai dans un hôpital, je verrai les maladies se propager et les traitements importés. Si je pars, certes, je ne fais pas de bien à mon pays mais je ne lui fais pas de mal non plus.

Cyanura, 21 ans. Étudiante en médecine.

Entre la conviction et la responsabilité

« Mais c'est chose terrible, cette manière qu'a Dieu sans trêve de disperser au loin ceux qui reçurent le vivant amour. » Hölderlin.

J'aurais presque l'impression que tout est séparé dans le monde. Il faut s'adapter à l'état de fait, ce qui est immoral pour certain, et que l'idéal, ne tenant pas compte des conditions réelles, devient utopique.

Sacrifier l'essentiel pour l'urgent.

Ce que pense et écrit une femme ne ressort pas toujours d'une créature marxiste au service des prétentions des athées lorsqu'elle ne porte pas de foulard. Une femme n'orne pas toujours ses écrits de lamentations, elle se bat. Ceci par contre, toujours et depuis toujours.

Dans les sanitaires de l'université manquant quand même d'universalité, il y a ce qu'on appelle une bicoque, dite en un ton bien dialectal. C'est l'endroit où nous fumons, nous, quelques jeunes filles bien pomponnées et qui se veulent libres sans s'assumer, dit-on. Et on dit aussi « Pourquoi elles ne le font pas dehors ? » soit pour les taquiner, soit pour les encourager. Je dirai plutôt la première, qui reste tout de même gentille.

Entre raison, affectivité et pulsion, pourquoi je ne prendrai pas une cigarette moi aussi sur une terrasse où l'on sert du thé. Je n'encourage pas du tout cela, je veux être libre. Comme, libre de laisser mes chaussures sans me soucier de la légère nudité que prendra mon dos quand je m'abaisse. Il naît de ces régressions, une sorte d'hypocrisie. Une machine à dribbler la nature. Devoir à chaque fois, contourner discrètement, tout ceux qui l'en empêche et ainsi adopter, la prudence d'un voleur amateur.

Je ne veux pas être cette jeune fille de mœurs légères. Je veux aimer le monde. Je sais qu'entre la tradition et la modernité, nombreuses nous sommes perdues ou pas, c'est tout juste le relief du regard de l'autre. Un jean bien serré, un body et une grosse ceinture dessus « Sexy Pussy » en paillettes ruisselantes avec un foulard sur la tête et la mèche en ressortant, il y a effectivement une énorme difficulté à s'assumer.

Arrivant là, j'appelle toutes les femmes à entrer dans des cafés. J'appelle toutes les femmes à briser les tabous sexuels. Nous pouvons être libres, protéger nos corps, nous offrir par amour. J'en appelle aux sourires de toutes les femmes pour créer un monde de liberté et de dignité. Un appel de solidarité.

La création de Dieu, était-elle uniquement pour éviter les qualificatifs « homme » et « femme » ainsi lui épargner toute subjectivité ou peut-être, là est la faiblesse de tout homme ?

Il n'existe pas de discrimination chez un dieu qui aime son monde. Adoptons un dieu doux, pour ceux qui en ressentent le besoin et qui ont de la foi.

Un dieu qui ne bâtera la femme. Un dieu qui ne fait entrer le djinn entre l'ongle et la peau. Un dieu qui laisse s'asseoir les cœurs amoureux. Un dieu offrant l'égalité du partage.

On peut tout inventer. C'est de cette manière que le monde a été instrumentalisé.

Pour que nous jouissions toutes et tous sans entraves !

Soly Mezzo. 20 ans. Droit et Interprétariat.

A propos du féminisme...

Le féminisme n'est pas une guerre contre les hommes mais un combat contre une civilisation et une société d'hommes assoiffés de pouvoir, riches de préjugés et de femmes consentantes à leur assujettissement, trop absorbées par leur devoir de maternité et ensevelies sous le poids des contrats sociaux.

J'ai aimé la sincérité avec laquelle Simone de Beauvoir avait expliqué qu'elle devait gagner sa vie et écrire et qu'il n'y avait pas de place pour les enfants.

" Le nœud par lequel on accroche les femmes à leur condition est la maternité... "

" Méfiez-vous de la nature, ce n'est pas parce que vous avez un utérus que vous devez être mère, c'est un choix... "

" On fabrique les femmes pour devenir mère et servante "

J'ai lu il y a quelque mois une interview d'Élisabeth Badinter paru dans *Le Monde* où elle parle de son livre dans lequel elle fait un plaidoyer contre le discours naturaliste. C'était une réelle claque que j'avais reçue. Une illumination. Je m'étais dit : "Oh mais oui... Tiens ! Rien ne m'oblige à avoir des enfants". La maternité est un piège, une prison dorée.

Elle dit : *" On continue à être mû par l'idée qu'il est naturel de faire un enfant. Et que cela doit le rester. On doit faire des enfants. "*

Quand une femme qui a un problème physiologique veut absolument un enfant, on lui explique qu'il faut faire de nécessité vertu, que la nature l'empêche de procréer et qu'elle doit apprendre à en faire son deuil, à accepter. "

D'un autre côté, quand une femme, à 35 ans, n'a pas d'enfant, on se demande ce qui lui arrive. La psychanalyse fournit tout un tas de clichés sur le sujet. Il y a, dans la société, une tendance à considérer comme anormales les femmes qui ne veulent pas d'enfant, à supposer par exemple qu'elles ont eu une enfance minée. Comme si celles qui font des enfants avaient toutes eu une enfance magnifique. Les femmes qui peuvent avoir des enfants et n'en veulent pas sont suspectes. Elles sont l'objet de pressions amicales, dont souvent celles de leurs parents qui "voudraient bien un petit-enfant". "

Un mois plus tard, dans le même journal paraît un article virulent contre la dame. L'auteur féministe, un certain Thomas Lancelot le conclut ainsi: "...Dans la société française malade des inégalités sexistes et de la peste naturaliste qui les justifie, Badinter a choisi de crier haro sur les pauvres baudets, ces pelées de La [Leche League](#) (mouvement pour l'allaitement qui serait le pivot de la révolution maternelle et le cœur du discours naturaliste) et ces galeuses de filles voilées plutôt que contre le lion gouvernemental et le loup patronal. En s'en prenant ainsi aux plus faibles pour expier le forfait naturaliste et en niant l'oppression des femmes, Élisabeth Badinter fait fausse route."

Remarquez cette automatique catégorisation qu'on impose toujours aux femmes: Féminine, féministe, masculine, soumise, dominatrice ou indépendante. Il faut toujours la classer !

Vous pouvez retrouver l'intégralité des deux articles à partir des liens suivants:

http://www.lemonde.fr/idees/article/2010/03/11/elisabeth-badinter-fait-fausse-route-par-thomas-lancelot_1317551_3232.html

http://www.lemonde.fr/idees/article/2010/02/12/elisabeth-badinter-cessons-d-avoir-une-idee-unique-de-la-gent-feminine_1304867_3232.html

Faut-il avoir un certain niveau intellectuel pour adhérer au féminisme ? Certes, les ouvrières et

jeunes étudiantes alimentèrent le mouvement et le renforcèrent mais les pionnières étaient toutes des lettrées. Ce sont elles qui amorcèrent la mouvance et stimulèrent les consciences. Cette "classe" étant en voie d'extinction en Algérie, en raison de l'abrutissement qu'exercent avec excellence l'école et l'université algériennes, croyez-vous qu'un mouvement d'une telle vigueur puisse voir le jour ?

Simone de Beauvoir dit cette très belle vérité: *"être une femme n'apporte aucune limite..."*
Comment l'expliquer et le prouver à toutes celles qui se sentent inférieures aux hommes ? Par quel raisonnement devons-nous les emmener à prendre conscience de leur condition ? Comment emmener toutes celles qui ne vivent qu'à travers leurs dévouement à leurs maris et enfants, celles qu'on a embobinées avec cette maudite phrase " le mariage est l'essence de la vie ", celles qui se plaisent à être entretenues par un homme, qui ne ressentent jamais le besoin de prendre leurs vies en mains, celles qui trouvent "normal" l'obligation de passer par le lit des hommes pour avoir un boulot; à penser qu'être une femme n'apporte aucune limite ?

Le deuxième sexe, bible du féminisme traduite en hindi et bulgare mais pas en arabe... Révélateur, non ?! Révélateur et rageant... Que faut-il pour avoir une traduction en arabe ? Combien avons-nous d'ouvrages qui traitent du féminisme en arabe ?

La révolution est d'abord culturelle, je crois.

Si en occident l'argumentaire anti-féministe se basait, en plus du discours naturaliste, sur la supposée faiblesse psychologique et physique des femmes, en orient on y ajoute une thèse des plus folles : Le pouvoir destructeur des femmes !
C'est ainsi qu'El-Ghazali définit la civilisation : " Effort visant à contenir le pouvoir destructeur de la femme afin que les hommes ne se détournent pas de leurs devoirs sociaux et religieux ".

La religion, un réel obstacle.

A quel moment de l'évolution de l'humanité la ségrégation sexuelle s'est-elle installée ? Est-ce seulement du au caractère pacifiste des femmes et dominateur des hommes ?
Ce que je n'aime pas dans le féminisme, ce sont les généralisations. Toutes les femmes ne sont pas forcément pacifistes et tous les hommes ne sont pas des dominateurs nés.

Simone dit : *"...Tout ce qu'a bâti la société n'a pas de rapport avec la différence physiologique"*
Simone dit aussi : *"... Vous pouvez tout faire de votre vie, vous êtes un être de liberté et de pensées"*.
C'est faux... J'ai bien conscience que je suis l'égale de l'homme, qu'il n'est en rien meilleur que moi et que je ne suis en rien inférieure à lui. Je sais que je peux tout faire de ma vie mais je n'en ai pas les moyens, comme toutes celles qui vivent en Algérie.

"... On ne naît pas femme, on le devient"... ", *"Devenir" marque la distinction entre le "genre" et le "sexe"*

Il ne peut qu'en être de même pour les hommes, je crois. On ne devient pas "femme" ou "homme", on devient un idéal qu'on s'est choisi et cela ne dépend pas du sexe.
Devenir cet idéal en étant une femme ne peut se faire qu'en cas de totale égalité des droits entre les deux sexes.

Elle dit: *"... J'espère qu'un jour mon livre sera périmé "* et j'espère, moi, que son livre sera d'actualité en Algérie dans peu de temps.

Cyanura, 21 ans. Étudiante en médecine

Le corps : identité organique

Perdu dans mes songes, une cigarette à la main je regarder les étoiles s'établir en dansant a travers la fumé dans leur orbite éternel. Le paquet s'est vidé et la cendre poussière lunaire déborde du cendrier imitant le chaos autour de moi est le vide. Mais un abîme plus grand happait à l'instant même où le monde se déchirer au dessus de ma tête mon regard dans un abysse effrayant. Le cri du poète m'envahit l'esprit se propagea dans mon corps et bientôt je ne fus plus que l'écho vivant d'une réflexion alarmante lancé dans le désespoir et la panique par une poitrine usée un esprit fatigué voila plus de trente ans dans la nuit de l'indifférence.

M.D. entre autres fut l'un des premiers à avoir attiré l'attention dans une époque ou tout le monde la croyait résolue sur l'épineuse question de l'identité. Sondant de sa plume les plis d'une culture presque deux fois millénaire et s'aperçut que la profondeur tant de fois invoquée est un mythe le raffinement fragile béquille un leurre. Bref la culture arabe a vécu avec un grand C (comme pour se protéger par un artifice de police contre les fantômes du vide identitaire) n'était en fait qu'une illusion d'optique entretenue depuis le commencement par un discours dont la vaste propagation n'a d'égale que l'incalculable débilité : l'idéologie pan arabe. En effet les gouvernements d'après guerre surfant sur une vague d'enthousiasme soulevée par les vents enivrants des indépendances en cascade ont distillé sournoisement un poison qui allait paralyser tout élan progressiste dans le monde arabo-musulman et faisant croire à une union fictive de ces peuples ont amorcé une catastrophe dont les conséquences ne cessent de torturer la géographie, stagner l'économie, affoler les esprits et bloquer toute initiative politique. Si bien que dans ce pays où le soleil chauffe la terre à blanc et brûle l'air à ne plus pouvoir respirer, nous marchons voila près de cinquante ans à tâtons dans les ténèbres de cette nuit primitive.

M.D frottant dangereusement ses lèvres entre celle de la mort dans l'intimité d'une chambre hospitalière faisait jouer dans son cœur contracté par un infarctus violent le corps contre l'âme, le sensible contre le transcendantal, le moi s'épanouissant souverainement entre deux spasmes meurtriers contre les filets du nous trop serrés pour une âme libre tuméfiant pour un esprit affranchi. Et si nous étions tous des D. en proie à des convulsions symboliques certes mais non moins ravageuses qu'une crise réelle ? Et si toute notre agitation n'était que l'effort fourni par ce corps pour se libérer, s'affranchir, fuir les flammes, le bûcher de l'aliénation? Dans ces derniers retranchements tel un équilibriste, D. malmené par le poids de sa naissance avance doucement prudemment sur le fil tenu séparant vie et mort, identité réelle et fumeuse fiction.

Deux mots sur l'aliénation temporelle

Se souvenant du penseur de D. au sommet de la crête cogitant vainement depuis trois mille ans son appartenance et ruminant dans ces boyaux déformés par la douleur des racines pourris des attaches incertaines, l'idée émergeait et prenais corps que la métaphore est double. Papillon de mauvais augures faisant peser une double ombre inquiétante sur un présent qui ne manque pas de menaces. En effet non seulement nous nous trouvons par le truchement des médias de masse dépossédés de notre culture (qui reste d'ailleurs orpheline de définition) mais par un autre malheur sans doute plus grand c'est de l'époque présente elle-même que nous faisant l'objet d'une exclusion. Aliénation temporelle donc qui empêche, et freine tous mouvements de progression puisque ne pouvant (sans doute faut il parler de blessure narcissique collective à cet égard) détourner son regard du passé lieu imaginaire ou la dignité de l'arabe est rétablie, croit il dans sa première pureté, il rate le train de la modernité.

Relativiser le passé, ai-je mainte fois entendu ; s'en débarrasser, le brûler, surenchérisse les plus naïves. Se doutent-ils seulement du mal qui s'empare de leurs âmes quand ils profèrent pareilles bêtises. Se sont des épaules chevauchés par le présent et le passé à la fois, des échines courbées par cette absurde simultanéité ; fatigués de porter, éreintes de subir qui lacent ce 'I-A' d'âne surchargé par les lourdeurs de l'histoire, le poids de l'idéologie. Exorciser le présent des démons passéistes.

Alléger l'aujourd'hui des charges handicapantes de l'hier, voilà me semble-t-il le point de départ de toute réforme sérieuse sur le plan politique.

Pour finir, en guise de conclusion un thème abordé en creux dans tout ce qui précède mérite d'être explicité. Parler d'histoire n'est jamais simple et on gagnerait en clarté si l'on prenait systématiquement la peine de distinguer histoire véridique et récits fantaisistes mais plus grave encore est l'amalgame entre l'histoire de ce pays proprement dite et celle plus lointaine générale aux frontières de l'abstraction, de l'islam et du monde arabe.

Revenir sur les deux est déterminé par un travail de recherche rigoureux la manière dont ils s'articulent me paraît fondamental pour opérer ce que les esprits éclairés dans les voix restent malheureusement secondaire dans le champ intellectuel contemporain, appel « rupture épistémologique ». Terme savant pour désigner sans risquer de susciter les vaines polémiques un mot marqué par le seau de l'infamie dans une région du monde où paradoxalement il apparaît comme la seule voie de substitution possible à la souffrance morale et la misère matérielle.

Tant que la question de l'identité restera une page vierge, un néant de réflexions, tout discours de promotion, de célébration, de laïcité sera privé de ses fondements, partant séparé de son point d'application.

S.B.K

Femme en Algérie, bref instant...

Il y a des vertus spécifiquement « féminines » que les féministes font mine de dédaigner : la finesse, la douceur, la bonté, la délicatesse... Puis d'autres, dites « masculines » : le courage, la persévérance, l'endurance, la maîtrise de soi... Alors qu'on souhaite tous que ces vertus soient complémentaires, il me paraît navrant cette différence entre les deux sexes, ou on diffère le genre humain qui chez nous en notre temps pousse vers une morne uniformité. Et dans toutes les parties du monde, un grand nombre de peuplades primitives prennent la femme comme un évènement naturel et l'entoure du plus grand nombre de tabous, de mythes et de superstitions.

Jadis, une femme est punie pour l'impur, garde le silence tel un rocher, elle n'a cependant pas le droit d'exposer son intimité par un « Je » comme le ferait un homme. On observe l'histoire qui rejoint le mythe, celle de Shéhérazade dans les Mille et une nuits, symbole des merveilles rapportées à un Orient fabuleux qui a laissé parler les écrivains symbolistes. Sur la terre du Maghreb, on rencontre Sophonisbe, née à Carthage vers 235 AJ, et disparaît en se donnant la mort à Cirta (Constantine) en 203. Celle-ci nous fait connaître drame de l'amour et de politique tout comme l'avait vécu la reine Didon.

Des siècles passèrent, prendre une plume c'est effectivement déployer ses ailes, une arme infaillible, chacune de leur histoires est vécue d'une manière particulière. On dit que depuis, les femmes ont changé, non, pas le moins du monde, elles ont seulement appris à parler et à écrire, à être elles mêmes, non soumises. Elles ont l'audace de se montrer dans ces espaces inattendus (à la défense d'une ville ou d'un pays, sur les terrains des combats entre tribus...).

La présence de la femme en Algérie, au cours de l'histoire ancienne et contemporaine n'est pas sans intérêt, on la retrouve en nombreuses personnalités dont la Kahina ; symbole d'une femme au pouvoir, la Djazia, Euldjia Bent Bouaziz jusqu'à Bouhired... Elles se sont manifestées de manière très diverses en conséquence de périodes de combats, de révoltes ou de résistances. Les algériens en jalonnent leur mémoire historique.

Elles n'ont cessé de perpétuer le destin du pays. Apportant leur pierre à l'édifice, comme l'avait dit Sabiha, un personnage d'un essayiste algérien Juba. Un exemple vif, pierre à l'édification nationale, et aussi, ne serait-ce qu'au travers des traditions dont elles demeurent les gardiennes vigilantes.

Et voilà, depuis 1962, on sent la délicate présence de romancières, poétesses, journalistes, professeurs et essayistes, dont elles, je cite Assia Djebar, un livre sorti lors de la libération intitulé *Les enfants du nouveau monde*.

Ceci dit, tout reste insuffisant puisqu'on n'ose révéler les situations réelles auxquelles les femmes algériennes d'aujourd'hui font face. Elles reconnaissent tout de même, ce scélérat code de la famille promulgué en Juin 1984 ou on y rencontre des articles ambigus ou flous et des contradictions par rapport à la Constitution.

Aujourd'hui, elles ne veulent plus retourner au silence des temps mythiques. A travers l'association SOS femmes en détresse, la radio, les journaux... Elles amplifient peu à peu leur cri, il y en a qui sont terriblement soumises, sous-estimées, menacées à ne rien dire, à se cacher derrière un voile, à se celer dans leur logis. Un être à la fois conquis, dominé, mystérieux et indéchiffrable. Combien de fois faut-il rappeler qu'elles sont vos femmes, vos mères, vos sœurs... Il faudra plus de savoir pour éveiller la responsabilité personnelle de la femme, on lui demandera alors une collaboration. Louis Aragon dans son extrême sagesse ne l'avait-il pas dit, la femme est l'avenir de l'homme.

Soly Mezzo. 20 ans. Droit et Interprétariat

Gloire aux martyrs !

J'ai appris le patriotisme à l'école... J'étais fière d'appartenir au peuple qui a repoussé l'un des plus grands empires coloniaux.

Mais voilà, toute médaille a son revers et ce n'est que grâce à mes efforts personnels que j'ai pu apercevoir ce côté de la révolution dont on s'est abstenu de me parler à l'école... Il fallait bien que je trouve une explication à ce qui se passe actuellement !

Oui, toutes les révolutions sont travesties au profit de ceux qui l'emportent. On m'a endoctriné, on m'a parlé de héros et d'une guerre sainte qu'on a courageusement remportée... Je crois que ce ne sont que des mythes, et je me demande sérieusement aujourd'hui, s'il n'y a pas eu plus de harkis que de combattants. Bah oui ! La question se pose... Sinon comment expliquez-vous le fait qu'à présent nous nous entretenons ? Comment expliquez-vous le fait que nous fuyons « b'hlelt erroh³ » ce pays ? Les Algériens se détestent sûrement. Conséquences indéniables de 132 années d'oppression me direz vous... Et là, je rétorquerais : Alors taisez-vous ! Taisez-vous ! Ne me parlez plus jamais de cette guerre et de votre mythique solidarité ! Ne sont opprimés que les faibles et les lâches... Nous étions une proie facile, un pays miné de traîtres, d'égoïstes et d'opportunistes, ça n'a pas changé. Une lueur a éclairé l'Algérie des années 70, rien de bien lumineux, juste un répit entre deux tempêtes.

Ils veulent la plus grande mosquée d'Afrique... Moi je veux une vraie université ! Pas la cabane en préfabriqué dans laquelle je suis mes études ... Ah ! Oui ! J'y pense, laissez-moi vous parlez de l'élite montante... Mes futurs confrères et consœurs, vos futurs médecins ; je vous déconseille vivement d'être malade ! Vous tomberiez sûrement sur l'un des nombreux étudiants qui apprennent leurs cours phonétiquement, mais ne les blâmez pas *m'saken*⁴, ce n'est pas de leur faute si on ne leur a pas appris le français à l'école et qu'ensuite on le leur a imposé à l'université. Ah ! Cette élite qui croit que le miel est un remède à tout les maux parce qu'il est mentionné dans le coran... Pleure Algérie ! Pleure !

J'ai écrit que j'avais honte de rêver de quitter la terre sur laquelle a coulé le sang de mon grand père pour avoir une vie meilleure sur la terre de ceux qui l'ont tué. Je fais plus de cauchemars que de rêves.

Cyanura, 21 . Étudiante en médecine.

³ Expression constantinoise qui signifie « Courage, fuyons ce pays »

⁴ Les pauvres

Viols et préjugés

Il faisait humide dans cette chambre, la chaleur y était étouffante, quoi de plus normal. Nous étions en plein mois d'août. L'odeur de son parfum enveloppait toute la pièce, cette odeur qui me donnait envie de vomir me collait à la peau, je ne pouvais plus bouger, mon cerveau me l'ordonnait, mais mon corps refusait d'obéir. J'étais comme transcendée. Je ne pouvais l'accepter, je ne me le suis jamais imaginée. Cela faisait à peine une semaine que j'avais saigné pour la première fois de ma vie, qu'il me fit saigner pour la seconde fois. Il en a décidé ainsi, ses besoins bestiaux en ont décidé ainsi.

A ses yeux j'étais une femme, enfin une femme. « Je l'attendais depuis si longtemps » m'avait-il chuchoté. Tout mon corps était crispé, mille idées noires m'étaient passées par la tête. Pendant le quart d'heure qui suivit l'acte incestueux, je voulus mourir, je me sentis dégoûtée de moi-même, je demandai au ciel qu'ai-je bien pu faire pour mériter un tel sort, qu'ai-je donc fait pour que mon père décide un jour, d'entrer dans ma chambre et de me violer. Je ne voulais qu'une chose : le tuer.

Je restais là, allongée sur mon lit à attendre, mais attendre quoi ? Que la mort vienne ? De me réveiller et de me dire que ce fut un cauchemar ? Ou bien, qu'il récidive ? Il entra dans ma chambre une seconde fois. Les larmes me vinrent aux yeux, mais aussitôt, je les retins de toutes mes forces. Je ne voulais pas lui donner satisfaction, je ne voulais pas qu'il me voie plus vulnérable et plus fragile que je ne l'étais déjà. Je le regardai droit dans les yeux m'efforçant de ne pas avoir peur avec tout le mépris que je pus éprouver, il s'approcha de moi voyant que je ne réagissais pas, il s'arrêta, mais gardant une certaine distance, il me fixa. Je ne baissai pas les yeux et contre toute attente, il sortit de ma chambre

J'attendais, j'attendais et j'attendais quoi encore ? Je savais ce que j'attendais jusqu'à ce que j'entende la porte de l'appartement claquer et là, la terreur s'empara de moi, je ne pouvais pleurer, j'étais comme une enragée, je ne voulais pas être faible, pas encore une fois pendant cette journée. Je me saisis de mon vieux sac-à-dos vert, j'y mis tout ce qui me passa sous la main et je partis. J'avais lu beaucoup d'histoires sur ça, j'étais une révoltée saignée dans ma chair, je me forçais. Je me suis dirigée vers l'hôpital pour me faire examiner par un médecin légal, dès qu'il me vit, tout en sueur et l'air débraillé, j'avais un peu de sang sur les mains. Il se dirigea vers moi. Visiblement, il comprit, tout de suite, que j'ai été violée. Avec une douceur infinie et en contradiction avec ce que j'ai vécu quelques heures auparavant, il m'invita à entrer dans la salle d'auscultation. Il se montra rassurant. Je me sentis à mon aise. Malgré le feu de haine qui m'animait et au moment même où je franchis le portail de l'hôpital, je détestais mon père, je haïssais les hommes, mais je ne pus résister. Je succombai. Ce jeune résident de vingt-cinq ans m'envoûta. C'était mon sauveur. Comment ai-je pu tomber amoureuse ? Ce n'était ni le moment, ni l'endroit propices. Il m'ausculta et confirma que j'ai été violée, ensuite quitta la pièce pour quelques minutes. Probablement pour signaler mon cas à la police, puis il revint et me regarda, l'air désemparé, il n'osa piper mot, deux minutes plus tard « C'est mon père qui m'a fait ça » avais-je déclaré. C'est à ce moment-là que les larmes commencèrent à couler telle une mousson en Inde en plein été. Dans un élan de sympathie, de générosité ou d'amour, peut-être, il me prit dans ses bras et il ne me lâcha pas jusqu'à ce que mes yeux s'asséchèrent. Le moment coïncidait avec l'arrivée de la police, ils prirent ma déposition, je portai plainte contre mon géniteur. Après quelques mois de procès, le juge décida de le mettre à l'ombre pendant dix années, je considérai que c'était insuffisant. Il ne méritait que la peine capitale, mais les mots doux de mon beau Nassim me calmèrent, me promettant qu'il resterait à mes côtés et que plus jamais mon père ne me toucherait.

Je m'appelle Khadidja. C'était il y a dix ans, je n'avais que quinze ans. Je n'étais qu'une adolescente, mais mon père en a décidé autrement : il me fit femme. Je n'aurais jamais pu tomber amoureuse d'un homme de vingt-cinq ans à cette époque-là, mais grâce à lui et quelque part grâce à mon père j'ai rencontré l'amour de ma vie, en cette journée du 15 août 2000, mon corps souffrait et mon cœur céda.

Voilà mon histoire, je voulais m'exprimer en premier pour que vous puissiez comprendre les raisons pour lesquelles j'ai créé ce groupe de parole. Je suis une femme comme vous mesdames, un être humain comme vous monsieur, je me suis toujours dit que le jour où je ferais l'amour ce serait avec l'homme que j'aurais choisi, mais malheureusement ce ne fut pas le cas pour moi, ni pour vous, j'imagine.

Et maintenant, qui veut prendre la parole ?

- « Bonsoir tout le monde. Je m'appelle Leila, j'ai été violée il y a six mois en rentrant de l'université. C'était un dimanche comme tous les débuts de semaine. La journée était chargée, j'avais eu cours et TD pendant toute la journée et comme je suis étudiante en biologie, mon TP s'étala jusqu'à dix-sept heures. En sortant de l'université, la nuit commença à tomber ; on était en plein mois de Décembre. Je ne trouvai pas de bus, j'avais attendu pendant une heure celui qui mène au centre ville, mais en vain. Alors qu'il se faisait tard, j'avais décidé de prendre un taxi, je pris le premier qui s'arrêta. Aussitôt installée, j'eus comme un mauvais pressentiment, le fameux sixième sens des femmes me diriez-vous. D'habitude, je m'y fiais, mais ce jour-là, ce ne fut pas le cas ; j'étais en retard, ma famille s'inquiétait pour moi. Le chauffeur, un jeune homme d'à peu près la trentaine, grand, brun... enfin je ne pus voir que ça, il n'arrêtait pas de me regarder à travers le rétroviseur. Au début, je croyais que c'était mon imagination qui me jouait des tours, mais au bout d'une vingtaine de minutes de regards scrutateurs incessants, et voyant qu'il s'éloignait du circuit habituel en prenant une petite route sinueuse et désertique, je compris que quelque chose n'allait vraiment pas. Je lui demandai où il comptait m'emmener, aucune réponse. J'essayai d'ouvrir la porte, de baisser la vitre. Qu'elle sotte étais-je ! J'avais oublié qu'on était au XXI^e siècle et qu'il y avait ce qu'on appelle « le verrouillage centralisé », je fus donc prise de panique, je le suppliai de me ramener chez moi, je pleurai... Aucune réaction de sa part. C'est à ce moment là, que j'ai pris mon téléphone pour envoyer un message à mon grand frère lui décrivant la voiture et à peu près le chemin qu'on avait pris. Le chauffeur s'en rendit compte, il se retourna vers moi et me donna un coup de poing en plein visage, j'étais sonnée, à moitié évanouie, mais je n'avais pas perdu totale contact avec la réalité. En se retournant, il ouvrit la boîte à gant et en sortit un couteau, me menaçant de mort si je faisais quoi que ce soit qui le contrarierait. La voiture s'arrêta brusquement, j'étais allongée sur le siège arrière me tenant la tête et priant le ciel qu'un miracle se produise, que le monstre ne me fasse aucun mal. Il sortit de la voiture et ouvrit la portière arrière me prenant par les cheveux il me traîna par terre, j'avais la peau écorchée de partout, j'essayai de me débattre mais il était beaucoup plus fort et moi encore plus faible, puis il me jeta tel un sac d'ordure, probablement parce qu'à ses yeux, je n'étais qu'un tas de merde. Il déchira mon chemisier, s'accroupit sur moi et commença à me toucher avec ses mains noires de saleté, puis me retira mon jean. Je criai à pleins poumons mais personne ne vint à mon secours vu que nous étions loin de tout. J'étais seule face à mon bourreau et je m'apprêtais à subir les pires sévices. Il baissa son pantalon, voyant que je criais et que je me débattais encore, il prit son couteau et me taillada les bras et la poitrine puis me retira mes sous-vêtements, j'étais désemparée, fatiguée de crier, je finis par céder le laissant me violer, sait-on jamais peut-être qu'il me libérera vivante. Lorsqu'il eut fini son « travail » il se releva, j'avais les yeux fermés, il me cracha dessus puis se dirigea vers sa voiture et prit la fuite. J'ouvris les yeux ; il n'était plus là. J'étais dans une autre dimension comme dans un cauchemar, je ne réalisais pas ce qui venait de m'arriver, je me sentais sale tellement sale pour moi, même l'acide n'arriverait pas à enlever ma crasse. J'avais honte de moi. Je me disais que c'était de ma

faute, quelle imbécile ! Je me rhabillai. Au moment où mon grand frère accompagné de mon père arrivèrent, en me voyant, ce fut le choc. Abasourdie, je ne parvenais pas à leur expliquer ce qui m'était arrivé. Mon père me gifla comme pour me ramener à la réalité, enfin c'est ainsi que je l'avais compris, j'avais oublié à quel point mon père était un homme conservateur, il avait honte de moi : il pensait que j'avais déshonoré la famille, pour lui je n'étais pas une victime. Comme je suis une femme, je l'avais donc forcément cherché, pour lui je l'avais bien mérité je ne portais pas le voile et Dieu me punissait ainsi.

Cela fait maintenant six mois, six longs mois que je ne vais plus à l'université, mon père m'oblige à mettre le foulard. Pour lui, c'est comme un moyen pour « laver son honneur » Lors de mes recherches de soutien, une amie de la famille me parla de ce groupe de parole et c'est ainsi que j'ai décidé de venir chercher de l'aide auprès de vous pour essayer de guérir les blessures que ma famille refuse de voir. »

- Merci Leila, pour votre témoignage, qui d'autre veut prendre la parole... Fayçal voulez- vous nous faire part de votre expérience ?

- Absolument.

- Alors allez-y, nous vous écoutons.

- « Je m'appelle Fayçal, j'ai vingt-huit ans et je suis cadre dans une entreprise comme vous toutes, j'ai été violé, OUI vous avez bien entendu j'ai été violé par un homme, il y a de cela six ans. Cela s'est passé lors de mon séjour à Tipaza avec des amis, nous étions sortis ce soir là, nous nous sommes soûlés vidant bouteille après l'autre, c'était un soir de fête pour nous et lorsque l'alcool commença à manquer je me suis rendu au parking de la plage où nous passions la soirée. C'était là que j'avais garé ma voiture. J'avais encore en stock quelques bouteilles dans le coffre, en l'ouvrant j'ai entendu des pas derrière moi le temps de me retourner, une bouteille se fracassa sur ma tête, je me suis évanoui sur le coup, je n'eus le temps que de remarquer que c'était un homme qui m'avait assommé. Une heure plus tard, je me réveillai à l'hôpital. le médecin m'annonça la nouvelle fatale, celle qui eut raison de mon état mental : j'avais été victime de viol.

C'est à ce moment-là que je m'étais totalement déconnecté de la réalité, je fus placé dans un hôpital psychiatrique pendant deux ans, j'avais totalement sombré dans les abîmes. Comment ai-je pu être violé, moi, un homme ! Je me sentais émasculé, je ne me sentais plus homme je n'étais même pas une femme, je ne savais plus ce que j'étais. A ma sortie de l'hôpital, j'ai suivi une psychothérapie intensive qui dura deux autres années, le monde extérieur m'avait encore choqué, je retrouvai mes anciens amis. Ils m'avaient tous tourné le dos, ils avaient honte de me côtoyer et je les comprenais car je portais encore le poids de la honte de ce que j'avais subi. Pendant les deux années qui suivirent ma sortie de l'asile, je fis profil bas. Toutefois, je n'étais pas totalement à l'abri de tentatives de suicide, je voulais en finir avec ma souffrance, avec les regards des gens, avec ma vie, heureusement que j'avais un mur qui me soutenait aussi solide que la muraille de Chine, MES PARENTS, mes sauveurs, mon salut. Leur volonté de me protéger était au dessus de toute épreuve. Et voilà comment grâce à eux je me retrouve là, face à vous à témoigner. Je voulais témoigner pour montrer que l'espoir était toujours présent parmi nous, que même après avoir vécu un cataclysme nous pouvions toujours en sortir vivant, je ne dis pas que cela se fera sans aucune cicatrice, mais les cicatrices sont l'histoire écrite sur les pages de notre corps ou bien de notre âme. Quand on a été victime de viol, deux solutions se présentent à nous : attendre que les autres nous sauvent ou bien se sauver soi-même, il n'y a qu'un seul moyen de s'en sortir et en choisissant le premier je me suis retrouvé. »

- Merci pour votre témoignage, Fayçal. Il casse un autre tabou, il n'y a pas que les femmes qui se font violer, les hommes aussi en sont victimes, nous n'entendons pas leurs histoires, rares sont ceux qui parlent, ils choisissent de rester muets car la société étouffe leurs paroles et les écrase de son poids de jugements et de préjugés.

Il ne reste plus que vous, madame, je ne connais toujours pas votre prénom, voulez-vous partager votre histoire avec nous ? ... Bon, je pense que cette dame n'est pas encore prête à nous parler, le temps saura probablement l'aider à sortir de son silence.

Chacun d'entre nous a une expérience différente, mais toutes ces histoires se ressemblent sur un point : la violence qu'elles contiennent, pas seulement la violence dont fait preuve le violeur mais aussi celle dont fait preuve la société laquelle, dans la plupart des cas, fait porter le chapeau hideux de la honte à la victime. La société ose s'habiller de l'accoutrement du saint, pointe un doigt accusateur sur les victimes, mais elle oublie qu'elle est la cause de tous nos maux.

La séance d'aujourd'hui est terminée, si vous le voulez bien on se retrouvera mardi prochain, même heure même endroit.

S. 22 ans, diplômée en marketing.

Au féminin algérien...

Elle est une prostituée de naissance, sa maladie congénitale : relation génitale avec un con. Destinée à être la pute d'un seul homme, le plus offrant lors de sa mise à l'encan.

Elle a été éduquée telle une geisha... Mais sans art, sans grâce ; d'autres critères étant préconisés dans le milieu où ses proxénètes pêchent le client : la réputation et la promesse de soumission. Tout ce qu'on lui apprend avait pour but de la préparer à sa fonction de mère de famille, sa vie d'épouse... Sa dé-vie, sa non-vie de putain dévouée.

Souvent, c'est à un mariage, ce grand marché aux putes, qu'une mère négocie en habile maquereolle le contrat de sa fille. La beauté, la réputation de fille rangée et l'étroitesse du vagin supposé obturé assure à la jeune fille une « sacrée » dot à dépenser en carcans et linceuls brodés au fil d'or. Puis, le père alourdi par ses couilles prétentieuses qui lui confèrent un pouvoir absolu sur toute la famille lui annonce, sur un ton sentencieux, sans dissimuler son soulagement qu'on va la marier. Ce n'est pas pour demander son avis, il est comme juge qui annonce sa peine au condamné.

Ce n'est pas le mariage qui est à remettre en cause mais la fatalité d'une vie à sens unique.

Il est vrai que la situation imaginée plus haut est quelque peu caduque, aujourd'hui le mariage n'est plus totalement régi et orchestré par la famille mais chose tout aussi dangereuse, il n'est toujours pas un choix lucide et responsable : Il est une nécessité, une obligation, une soumission à la pensée unique. Car la société algérienne ne conçoit la femme que cloîtrée dans un harem ; cette conception est si ancrée dans l'esprit algérien qu'aucune femme ne voit son accomplissement en dehors de sa fonction de mère et d'épouse.

Ne vous résignez pas ! ne vous conformez pas au désordre établi ! ne vous soumettez pas à l'identité féminine toute faite : l'épouse qui gère son homme et couve ses têtards mutants. Ne vous fondez pas dans le moule de l'algérienne telle que la société l'impose !

« Parce que tu es une fille... » Sur le ton de la vérité générale et évidente, condescendante ou regrettable, accusatrice parfois. Enragée, triste et accablée... Voici le sentiment de l'enchaîné, de celui qui n'est pas maître de lui-même. Ils font de nous des esclaves de la fatalité biologique.

« Car le plus lourd des fardeaux est d'exister sans vivre.. » Mesdemoiselles, ne vous soumettez pas ! Vivez !

Cyanura, 21 ans. Étudiante en médecine.

Dans un seul mouvement laïque

Je n'irai pas commencer comme eux. Pas par des critiques. Je veux rapporter ce que je vois et mêler mes sentiments aux images réelles. Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir la gorge nouée face à des circonstances d'une vie entre les hommes et les femmes. On s'imaginerait bien une guerre non déclarée ! Mais vivre toujours d'espoir et de courage.

Il y a une constatation parfaite sur les débuts de la montée intégriste au Maghreb. Une montée, oui ! Ne pas laisser croire que cela a toujours existé. Non, ce n'est que depuis peu !

Je me rappelle d'un week-end de ménage comme à chaque vendredi, j'époussetais lentement une étagère d'albums quand j'ai été attirée par le plus vieux qui contenait de belles photos de fac de Constantine, dessus, il y avait ma mère et ses copines toutes bien vêtues à la mode des années 80, qui aujourd'hui, toutes sont voilées, exceptée elle.

Elles ont toutes abandonné le geste gracieux de se farder les paupières et n'optant plus pour la simplicité d'un jean taille haute bleu et d'un haut rouge, mais se cachent peureusement on vient à penser que c'est normal. Car ce fut et c'est toujours, par insécurité progressive. Tout comme à l'époque des Ghazaouetes⁵ !

De la laïcité islamique à l'islamisme. Bien des termes jalonnent dans tous les sens pour différencier et pour calmer les plus rudes. Cependant, il nous reste harassant que pendant l'élan de ce combat, la plupart des personnes conscientes tentent en vain de border des meurtriers.

Le hayek blanc peut nous appartenir sans que le sentiment de peur n'ait une place impromptue.

Delà, quelle valeur donnerions-nous à un geste progressiste totalement vidé de toute vertu ? Pourquoi en devient-il tabou d'évoquer la modernité dans nos vies ?

Il faudra bien comprendre que ce terme-là ne se marie pas uniquement à l'Occident mais il est une éthique mondiale !

Des impératifs antagonistes s'affrontent dans les esprits : auquel obéir ? Dès lors, une imagination voire un rien, un petit déclic, peuvent faire bifurquer une vie de façon irrémédiable.

Entre le string sous un jean et le string sous un voile, il n'y a qu'une micro différence compréhensible d'après le milieu où naissent l'une et l'autre : la première née dans un entourage libre quand la seconde se voile et dans les deux sens !

Nous sommes alors, dans le sérail de ce qu'on voit et de ce qui est réellement, la véritable attitude qui est positive dans la conception générale d'une société. Les images externes restent alors, les dominations qui ont toujours fluctué pour déterminer ces remous montés des terres arabo-musulmanes.

Facile aux plus opportunistes de s'adosser à un facteur de radicalisation quand l'Homme se perd parce qu'il manque de cette raison qui aide plutôt à saisir et non à se résigner. Vivre dans une seule communauté dans un seul mouvement où l'on a cette liberté d'exercer chacun sa foi dans le respect et la dignité, c'est le besoin de revendiquer la laïcité.

Soly Mezzo. 20 ans. Droit et Interprétariat.

⁵ Sous le califat d'Abou Bakr, de nombreuses batailles (Ghazaouetes) eurent lieu. An 12 de l'Hégire

Pro-avortement ? Non... pro-choix !

J'avais une idée bien précise sur la forme de mon article, je voulais que ça soit une sorte de dialogue entre un pro-avortement et un anti-avortement. N'ayant pas un avis tranché sur le sujet, j'ai entamé ma petite recherche en espérant qu'au final je pourrai enfin me mettre avec conviction du côté d'un des deux camps.

Je me suis gavée d'arguments, tous plus plausibles les uns que les autres... Morale, éthique médicale, féminisme, sexisme, religion, libertés individuelles, droits, traditions, santé, logique, respect de la vie... respect de l'avis.

Conclusion : Je ne suis pas pour l'avortement, je ne suis pas contre l'avortement... je suis pour que chaque femme ait le choix selon sa propre conscience et ses convictions.

Je vous épargne donc les "- L'embryon a une âme... - Non ! L'embryon n'a pas de conscience... - C'est un crime... - Non ! Pas tant que l'embryon n'a pas de statut civil..." et autres, car c'est un faux débat au même titre que l'euthanasie et la peine de mort.

Je préfère vous parler de L.F, une divorcée de 25 ans qui gît dans un cimetière à Djelfa; pour 60 000 DA elle a subi un avortement clandestin qui lui a coûté la vie. Je veux vous parler de cette jeune étudiante de Gentlemen qui a échappé à la mort suite à une IVG, et de l'Algéroise de 15 ans traînée devant le juge ainsi que son médecin... Je préfère vous parler de toutes ces mortes dans le silence, ces mutilées, ces femmes devenues stériles, ces traumatisées à vie. Je préfère vous parler d'un problème de santé publique, d'un problème d'égalité et de droits!

Qu'on soit pour ou contre l'avortement, les femmes avorteront toujours... Celles qui en auront les moyens se feront avorter clandestinement dans les cliniques privées. Les autres mourront chez les faiseuses d'anges.

Je ne suis pas pour l'avortement, je ne suis pas contre l'avortement... Je suis pour que les pauvres bénéficient des mêmes droits, des mêmes avantages, des mêmes protections que les riches.

Une étude de l'OMS prouve que le nombre d'avortements dans les pays où cette pratique est autorisée est presque le même que dans les pays où elle est interdite. Comprenez-le... elles n'avortent pas par caprice ! C'est un choix qui s'impose. C'est effroyable, rendez-vous compte! Les femmes en Algérie risquent non seulement la stérilité, l'infirmité, la mort... mais aussi la prison.

Je ne suis pas pour l'avortement, je ne suis pas contre l'avortement... Je suis pour la levée de l'interdit qui pèse sur le ventre des femmes, je suis pour l'abrogation de l'article 304 du code pénal.

Je ne tolère pas de subir le joug de la raison masculine, demandez-vous : Si mère nature avait fait que ça soit l'homme qui porte l'enfant dans son ventre, serions nous là à revendiquer la législation de l'avortement ? Sûrement pas... Je me rends bien compte que ma revendication est déplacée dans cette société dirigée par les hommes autant que l'était le manifeste des 343 il y a 38 ans, mais j'ai de l'espoir. L'optimisme est la foi des Révolutions.

Dans une déclaration faite à *El Watan Week-end*, le docteur Mohamed Berkani Bekkat, président du conseil national de l'Ordre des médecins estime que « *Les femmes victimes de viol devraient avoir le choix d'interrompre la grossesse ou non afin d'éviter des conséquences plus périlleuses à la mère et à l'enfant* », il déclare aussi: « *La religion tolère l'interruption de la grossesse avant le quatrième*

mois, alors pourquoi s'entête-t-on à contraindre la femme violée à porter un enfant dont l'avenir est incertain. Ce qui engendre des fléaux qui prennent racines dans notre société tels que l'infanticide et le suicide. La loi de l'avortement doit être révisée pour les femmes violées en dehors du cadre du terrorisme »

J'ai bien conscience que mon article a pris une tournure pro-avortement mais ce n'est vraiment pas le fond de ma pensée, l'expression dans un sujet aussi délicat est compliquée. Il m'est difficile d'imaginer que je puisse ôter la vie aux êtres qu'ils soient dans mon ventre ou ailleurs mais je voudrai avoir le choix ...

Je voudrais que chaque Algérienne, pauvre ou riche, ait la possibilité d'avorter dans un hôpital public et de bénéficier de la protection et de l'assistance dont elle aura besoin.

Cyanura, 21 ans. Étudiante en médecine.

Rancœurs au rang-Coran?

Il persiste à se croire humain alors qu'il me ressemble immanquablement. Il est fait de chair, deux yeux et deux mains, en plus d'un sexe comme le mien. Je n'ai pas ses idées à lui et veut que je pratique les siennes sournoisement. Il me consterne à ses aberrations endoctrinées lorsque je suis homme et la moitié de ce dernier, non pas par amour, il me réduit, je suis femme.

Elle se révolte alors, se lève et lâche ses cheveux. L'homme, fasciné par l'éclat de cette chevelure, l'embrasse...

L'autre, le décide péché. Il stagne dessus. Décidé, Il arrêtera la vie de tous ceux qui s'embrasseront, s'enlaceront et iront à sens sensuel, à sens de leurs interdits et tout à fait sans rancœur, pas dans le rang Coran.

Il arrêtera ma vie. Il l'arrêtera parce que je suis allée contre sa voix, il l'arrêtera parce que je suis allée à contre ses croyances et l'arrêtera encore, parce qu'il ne m'a dans son circuit intégré, circuit intégriste islamisé. Cet homme et cette femme se joignent alors en un seul corps qui parlera aujourd'hui, enlevé de sa liberté de naître, d'être sans se soumettre. En me poignardant le cœur, il aurait oublié que la science a décortiqué déjà nos corps et qu'il n'y a pas de cœur qui perdure dans cette vie, le sien cessera de battre aussi.

De là, je suis partie.

Et l'Histoire m'écrira. L'Histoire m'écrira donc au féminin et au masculin, en me nommant « être » et « avoir » ce que depuis toujours on nous enseigne, tout au début. Je suis libre et j'ai des droits. J'ai manqué à les trouver dans mes terres algériennes, même criant dans la rue ce qu'un régime m'aura fait subir, des insultes par-ci, des viols par-là, je manifeste mes auxiliaires, rien n'y fait, je décide l'autre bout de la rive. Pourquoi ? On me dit que là bas, on te reconnaît maghrébin donc tu es et si tu supportes, tu auras plus de droits. Je suis et j'ai. Mais derrière mon jeu du je, il y a l'existence d'un million d'Algériennes et d'Algériens, universitaires surtout.

JE viens de quitter mon Algérie...

Cette fois, j'y reviens mais seule ! Ayant la bravoure d'un soldat, la force consciente et pleine d'espoir, je reconstitue des rivages. Je roule à gauche pour ne pas heurter les islamistes qui m'ont chassée à coups hâtifs, durs et sanglants. Je roule à gauche avec l'immense envie de vivre là avec les miens, de me bronzer le front sous le soleil mon Algérie, de désertier le Nord pour le Sahara, de danser tous les chants berbères Chaouis et Kabyle et d'embrasser chaque coin et recoin de chez moi...

Seulement, il est toujours là. Me saoule de ses versets laissant de côté les vertus. Me chasse et me dénigre. Me baigne dans le sang de mes amis.

Alors je meurs. Je meurs chaque jour puisque l'on m'assassinera demain.

Entre deux temps d'un ton de sagesse, j'expliquerai à mes enfants qu'assassinée, je ne mourrai jamais car je suis l'éternelle Algérie.

Soly Mezzo, 20 ans Droit et Interprétariat.

Homosexualité

Jamais, à l'école, on ne nous parla de sexualité et encore moins d'homosexualité, on en croirait que ce phénomène n'existe pas chez nous. Pourtant une étude très concrète révèle qu'au moins 6 à 8% de la population d'un quelconque pays est homosexuelle. Mais même sans tenir compte de ces résultats, je crois qu'il est nécessaire de parler de ce phénomène vieux comme le monde. De plus, nous savons que ce fait est réel en Algérie et que ce n'est que sa pratique qui est souterraine.

Qu'est ce que l'homosexualité ?

Il est très difficile de donner une définition rigoureuse à l'homosexualité, les psychanalystes tombent souvent en désaccord. Certains considèrent comme homosexuelle toute personne se livrant de façon répétée, après 18ans, à des rapports sexuels avec des individus de même sexe ; d'autres ajoutent à la définition la reconnaissance par l'individu de cette qualité ; d'autres encore, ne la réduisent pas à un simple comportement sexuel mais à un ensemble de sentiments qui touchent l'individu. C'est suivant cette dernière définition, qu'en 1949, Arent Van Santhorst proposa de remplacer le mot homosexuel par « homophile ».

Retenez qu'il ne s'agit que d'un vulgaire stéréotype social de considérer comme homosexuelle une personne qui démontre les caractères comportementaux du sexe opposé : hommes efféminés et femmes virilisées.

Les facteurs conduisant à l'homosexualité ne sont pas très connus et sont essentiellement familiaux : La perte d'un des parents, par décès ou divorce, avant l'âge de 15ans ; fréquentes querelles et violence dans la famille, une mère possessive et un père effacé.

Freud disait que nous étions tous des homosexuels refoulés, il pensait que l'homosexualité précédait l'hétérosexualité dans le développement de l'humain ; Kinsey, suivant son échelle qui s'étend de 0 (hétérosexualité exclusive) à 7 (homosexualité exclusive), considérait tout individu comme étant plus au moins homosexuel sauf dans le cas de l'hétérosexualité exclusive qui est, d'après lui, une rareté qu'il qualifia d'anomalie !

L'aristocratie mâle hawaïenne, les samouraï, la garde sacrée à Thèbes ainsi que les Chamans pratiquaient ouvertement l'homosexualité, elle était tolérée en Grèce antique où la femme n'était considérée que comme objet de reproduction, elle était institutionnelle dans le cas de la pédérastie et les rites d'initiation chez les grecs et dans quelques tribus africaines.

Vice mental ou pathologie ?

On ne se mit pas d'accord sur le fait de considérer l'homosexualité comme une psychopathologie ou comme un symptôme psychopathologique qui en accompagne d'autres, ce qui a été prouvé est que les homosexuels sont névrosés et instables. Ce qui est très compréhensible, compte tenu des pressions que subit cette catégorie de personnes.

L'homosexualité a été peu à peu effacée des listes pathologiques.

Plusieurs théories ont été établies... lorsque Freud dit : « *Notre libido oscille normalement pendant toute la vie entre l'objet masculin et féminin... La psychanalyse s'érige sur le même terrain que la biologie en acceptant comme prémisse une bisexualité originelle de l'individu humain (ou animal)* », Bieber dit : « *l'homosexualité adulte est un état psycho pathologique (...) L'hétérosexualité est la norme biologique et (...) s'il n'y a pas d'interférences, tous les individus sont hétérosexuels* ». Et Anatrella reste convaincu qu'il s'agit d'un comportement prégénital et infantile, Money le soutient en affirmant que l'on devient homo, bi ou hétéro en raison de ce qui se produit en partie dans l'histoire prénatale et en partie dans l'histoire post-natale.

On l'a compris, Freud ne considère pas l'homosexualité comme une maladie mais comme un arrêt du développement sexuel, le garçon s'identifie à sa mère et la fille à son père ; Bieber quant à lui, affirme que l'homosexualité est une adaptation psychosexuelle pathologique, consécutive à une peur diffuse entourant l'expression des pulsions hétérosexuelles. Ceci étant pris en compte, essayons d'approfondir la recherche dans l'hypothèse qui stipule qu'il y aurait une prédisposition pour certains individus de devenir homosexuels :

On découvre que la taille du noyau INAH-3 dans l'hypothalamus des homosexuels était de même taille que celui des femmes, c'est-à-dire deux fois plus petit que chez les hétérosexuels. Précisons que Simon LeVay qui fit cette découverte déclara : *«A plusieurs reprises j'ai été décrits comme quelqu'un qui a prouvé que l'homosexualité est génétique». Je ne l'ai pas fait ».*

Il a été constaté dans une étude que les homosexuels des deux sexes présentaient un biotype juvénile : Des épaules larges et un bassin plus étroit que la normale. La même étude prouve que les homosexuelles ont un bassin plus masculin que les hétérosexuelles.

Schlegel confirme l'existence de « bases biologiques constitutionnelles de l'homosexualité »

Evans trouve que : les homosexuels ont un poids inférieur, un pannicule adipeux sous-cutané moins épais, une moindre force musculaire, linéarité (taille / racine cubique du poids) supérieure.

Kenyon constate l'infériorité de la taille, des seins et du volume du bassin chez les homosexuelles.

Dörner constata l'élévation du taux de LH après injection d'œstrogènes chez les homosexuels, fait qui ne se produit pas chez les hétérosexuels.

Il existe quelques discordances dans ces résultats, notamment le fait de la réalisation des tests sur des groupes restreints ; c'est pour ces raisons, entre autres, que l'origine génétique de l'homosexualité n'a pas été prouvée.

Une Solution ?

On ne guérit pas de l'homosexualité... Au mieux/pire on ouvre la voie du sexe opposé à la suite de thérapies, mais si l'homosexualité devient invivable pour l'individu, seule solution... Castration.

Le monde vécut l'émancipation des femmes, des noirs et aujourd'hui celle des homosexuels. Le mariage leur est autorisé au Canada, Norvège, Pays-Bas, Danemark, Suède, Royaume Uni, Afrique du sud et la Belgique où il leur a également autorisé d'adopter des enfants.

Dans le monde arabe, l'Égypte et la Jordanie ont décriminalisé l'homosexualité depuis 2001, mais la peine de mort est toujours requise dans de nombreux pays notamment l'Arabie Saoudite.

Chez nous... selon l'article 338 du code pénal tout coupable d'un acte d'homosexualité est puni d'un emprisonnement de deux mois à deux ans et d'une amende de 500 à 2000 DA.

Cyanura, 21 ans. Étudiante en médecine.